

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

## LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

Vol. VIII.

MONTREAL, 23 AVRIL 1898.

No. 172

## SOMMAIRE

Lobby vs Gouvernement, *Vieux-Rouge* — Un évêque fin-de-siècle, *Catholique* — Bibliographie, *Mistigris* — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Deux cloches deux sons, *Observateur* — Coups de crayon, *Rigolo* — La vie dans le cercueil, *Jean Finot* — Le frelon *Désiré Corbier* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

## LOBBY vs GOUVERNEMENT

Le gouvernement Laurier n'a pas de chance.

De l'aveu de ses propres gens on lui nie jusqu'au droit de mal gouverner.

À la première session, les ministres grognaient contre l'allure trop vive du temps. Ils n'avaient pu trouver une heure pour rédiger à leur goût au moins une des nombreuses mesures promises.

Depuis, le gouvernement a eu à lutter contre le Sénat, contre les sous-ministres, contre les caucus, contre les clubs.

Et voilà que se dresse maintenant devant lui ce qu'on appelle le *lobbyism*, c'est-à-dire l'intrigue silencieuse, discrète, attrayante, impalpable.

Le *Globe* en est tout ému. Après le rejet du bill demandant une charte pour le chemin de fer Kettle Valley, son rédacteur en chef a cru que le temps était venu d'avertir la nation des dangers que fait courir à la législation le *lobbyism* que nous n'hésitons pas à qualifier de torpille parlementaire.

Le "Kettle River R. R." n'a rien qui soit, comme appellation, de nature à nous intéresser de prime abord.

Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est-on demandé un peu partout en dehors des cercles bien au courant ; d'où ça part-il et où finit-il au moins sur le papier ?

On a même été étonné de voir le débat à ce sujet prendre des proportions que le Drummond et Yukon n'avaient pas eues.

Et quand le vote fut connu — vote hostile, on le sait — on a été également ahuri de voir le ton de certains journaux.

Ah ! c'est que sous le "Kettle River R. R." il y avait le Grand Tronc et que l'hostilité partait du Pacifique Canadien.

C'était le plus grand duel que se fussent encore livré à Ottawa nos deux géants ferrés.

Tout cela nous serait encore joliment indifférent si — nous ne vous le donnons pas en mille — si au fond de l'affaire, du côté pour le moins louche, ne se trouvait encore et toujours M. Tarte.

Comment ! le Grand Tronc lâché par le ministre des Travaux Publics ?

Eh oui ! et pas lâché comme cela, sans éclat, car c'est lui qui a mené tout le tremblement contre le Kettle River R. R. "

Mais comment pareil renversement a-t-il pu se produire ?

Ah ! ça, nous ne le saurons probablement que le jour du Jugement Dernier ; tout de même le fait vrai, historique, quasi palpable, c'est que M. Tarte était contre le Grand Tronc.

C'est contre bon sens, c'est contre nature, c'est tout ce que vous voudrez.

Mais ce qui ne surprend plus, c'est que l'Homme-Fatal se soit trouvé du côté des *lobbyistes*, en compagnie de ceux que le grand journal libéral nous représente tra-

vaillant déloyalement, dans les ténèbres, contre la demande de charte.

Si le *lobby* est le pire ennemi du bon gouvernement, comme le déclare le *Globe*, conséquemment M. Tarte l'est aussi. Là-dessus nous sommes tous de la même opinion. L'Homme-Fatal n'a jamais fui ni raté une occasion de gêner la bonne administration. Tout cela pour le plus grand bien des siens.

L'article du *Globe* est très clair, très agressif et pas une de ses allusions ou de ses bottes directes qui ne visent ou n'atteignent le ministre des Travaux Publics.

La *Patrie* n'a pas réfuté cet article : devons-nous en conclure que son homme est coupable à ses yeux ?

VIEUX-ROUGE.

## UN EVEQUE FIN-DE-SIECLE

Un fait inattendu, rarissime, inouï, vient de se passer dans le monde ecclésiastique. Nous voulons bien croire que c'est arrivé, mais nous ne pouvons garantir l'authenticité de l'incident, tellement l'histoire est invraisemblable. Enfin, nous la donnons pour ce qu'elle vaut, dans l'espoir que ceux qui nous lisent nous donneront le crédit d'avoir été incrédule de prime abord.

Un évêque canadien, nous le répétons, vient de faire des excuses aux paroissiens d'un village du comté de Yamaska, en les priant de vouloir bien pardonner au curé et à son vicaire l'incartade qu'ils avaient commise, au nom de la religion du Dieu de vérité et de justice.

Mais, racontons les faits.

Il y a quelques semaines, trois paroissiens de la susdite paroisse, prenaient le chemin d'une paroisse voisine pour se confesser et se préparer à faire leurs pâques.

Les relations plus que tendues qui existaient entre eux et leur curé relativement à leurs croyances politiques, ne leur permettaient pas d'aller à confesse à lui et de pleurer dans son gilet sur leurs fautes passées, présentes et futures.

Le curé de la paroisse voisine leur accordait un certificat de confession, sans toutefois le signer de son nom.

De retour dans leur paroisse, les trois paroissiens en question — trois rouges connus — demandaient à M. le vicaire s'il leur serait permis de recevoir la communion des mains du pasteur de la paroisse, et exhibaient en même temps les pièces justificatives à leur demande.

Le vicaire leur conseilla d'en référer à M. le curé, prétextant, lui, qu'il n'était pas théologien, qu'il était inhabile à fendre ce cheveu en quatre.

Sur ce, les trois paroissiens s'acheminent dans le but de soumettre leur cas à la bape du curé. Mais celui-ci était parti au couvent, où il disait la messe pour les bonnes sœurs. Les trois paroissiens reprennent alors le chemin de l'église et trouvent le vicaire en train de célébrer la messe.

Au moment de la Communion, ils se présentent à la sainte table et ne sont pas peu étonnés de voir le vicaire se tourner du côté du peuple et dire aux ouailles qu'il y avait trois citoyens qui n'étaient pas dignes de faire leurs pâques. Deux d'entre eux disparaissent laissant leur camarade aux balustres. Celui-ci en est quitte pour une rebuffade du vicaire qui refuse carrément de lui donner la communion et passe outre lorsque arrive son tour.

De là, meeting d'indignation et supplique à l'évêque de renvoyer et le curé et le vicaire, de faire payer cent piastres à

celui-là, et de présenter ses excuses aux paroissiens outragés.

Eh bien! vous nous croirez si vous voulez, mais tout cela s'est accompli à la lettre.

L'évêque du diocèse s'est transporté, suivi de tous ses porte-queues, à la paroisse en question et a fait amende honorable au nom de son curé.

Ceci peut paraître impossible, incroyable, mais c'est arrivé.

Quel changement, grands dieux! depuis une dizaine d'années!

Prions, mes frères!

CATHOLIQUE.

### LA NUIT COMME LE JOUR

Une mère de famille peut avoir besoin d'employer le BAUME RHUMAL. Elle doit toujours en avoir sous la main. 61

## BIBLIOGRAPHIE

THE AMERICANS AND CANADA (1837-38) by T. Saint-Pierre — A. P. Pigeon, editor.

Notre histoire nationale n'a pas échappé, elle non plus, à des erreurs que le temps et des légendes commodes ont réussi à établir solidement. On sait ce qu'il en a coûté aux historiens de ce siècle pour détruire des inventions. Ils ont eu à lutter, tantôt contre l'enracinement singulier que donnent à un fait l'âge et surtout l'acceptation sans examen, si commune aux confectionneurs d'histoires destinées hélas! à l'enseignement dans les écoles, tantôt contre un élan ou une religion dont la charpente se trouvait fort bien de ces erreurs.

Michelet et Poujoulat en France, Macaulay en Angleterre, Parkman aux États-Unis, Garneau et Salte dans notre pays, en ont su quelque chose.

M. T. Saint-Pierre, un confrère, vient de publier en anglais un petit ouvrage soigneusement documenté, dans lequel il prouve de la façon la plus catégorique que les États-Unis, à titre officiel ou simplement national, nous ont été plutôt

hostiles que sympathiques en 1837 et 1838. Prétendre que ce pays était resté neutre pouvait déjà passer aux yeux de beaucoup d'entre nous comme exagéré — M. Saint-Pierre lui-même est allé sans faiblesse là où ses recherches impartialement dirigées le poussaient : à démontrer que même la neutralité pure et simple ne nous a pas été accordée. Analysons l'ouvrage.

Recevoir le Canada sans coup férir, les Américains le voulaient bien alors comme aujourd'hui. Mais quant à nous prêter la collaboration militaire pour briser le lien colonial, il n'en fallait pas parler. Aussi, à l'appel que leur adressèrent les Fils de la Liberté en 1837, la réponse se borna d'abord à des articles de journaux. Bons souhaits, déclamations sur le droit des peuples, narrations à Peau de rose, bref tout ce qu'il y a de plus platonique. Le contraste avec ce qu'inspire aujourd'hui Cuba est violent.

Puis il y eut une contre-presse. Le *New* plus à plaindre que les Canadiens ; le *New-York Courrier Enquirer* tonna contre le recrutement sur le sol des États-Unis, et ainsi de suite.

Quelques meetings furent tenus, notamment à Buffalo, où furent souscrits... cent trente-quatre dollars pour partir en guerre. À Détroit, nos *alliés* battaient chaque jour Albion... sur le papier.

Les Anglais savaient fort bien à quoi s'en tenir. Aussi ne se gênèrent-ils pas pour faire la descente dans les tavernes, sur le sol américain, pour dénicher les rebelles. Ils osèrent même mettre le feu à *La Caroline* dans les eaux américaines, et causer mort d'homme. Cet événement si grave ne provoqua qu'un débat insignifiant au Congrès.

Comme on le voit, nos pères ne recevaient même pas des Yankees le bénéfice de ce qui constitue les atteinants et les aboutissants de la plus anodine des neutralités.

Peu après, le quartier-maître général de l'État de New-York s'engageait vis-à-vis l'autorité anglaise à déloger et désarmer les patriotes

et leurs amis groupés à Navy Island. En décembre 1837 les gouverneurs de New York, Vermont et Michigan ordonnaient à la population de ces États de s'abstenir de prêter quelque secours que ce fût aux rebelles.

La législature du Michigan rejette des résolutions de sympathies et Détroit, qu'on croyait si favorable à notre cause, Détroit vote au cours d'un meeting présidé par le maire des résolutions pour le maintien d'une stricte neutralité, ce qui voulait dire, on l'a constaté plus haut, que les Anglais pourraient seuls opérer sur la terre américaine.

Le *crescendo* continue : c'est maintenant le Président Van Buren qui lance une proclamation à toute l'Union, puis un message au Congrès, toujours contre les agissements des rebelles, en deça de la ligne 45. Qu'arrive-t-il ? Pas une voix amie ne s'élève à Washington ; Davis critique même le Président, qui, dit-il, a été trop lent et ne se montre pas assez sévère.

Puis ça se gâte de plus en plus... dans les détails.

Le Congrès vote d'urgence un bill ordonnant la confiscation, corps et bien, de tout navire rebelle surpris dans les eaux américaines ; des patriotes et des rebelles sont arrêtés en plein Détroit ; le *Courrier*, de Buffalo, cette autre ville qu'on croyait si sympathique, se félicite de la dispersion des *banditti* ; la plupart des journaux amis font volte-face ; enfin, en 1841, près de trois ans après le tragique dénouement de la patriotique échauffourée, un autre Président, Tyler, nous donne le coup de pied de l'âne.

M. Saint-Pierre a donc bien fait de remettre ce coin de notre histoire en pleine lumière, et de donner, avec des documents authentiques, le coup décisif à une légende qui prenait d'année en année une force de stabilité telle que l'on a souvent vu des écrivains canadiens, ordinairement bien informés, tomber dans l'erreur commune.

Le groupement des pièces est ingénieux quoique fort simple plusieurs d'entre elles auront même pour les chercheurs l'attrait de l'inédit.

La toilette typographique est excellente et l'auteur a eu l'heureuse idée d'en faire tirer une édition spéciale, numérotée et portant son autographe.

NOTE DE LA RÉDACTION — Le manque d'espace nous fait remettre au prochain numéro deux autres articles bibliographiques. Nous en demandons bien pardon aux éditeurs :

MISTIGRIS.

## Deux cloches deux sons

Il a donc été décidé de toute éternité qu'avec la *Vérité* il n'y aurait jamais de limites à l'inattendu. Chaque semaine nous enregistrons un fait qui nous semble le *nec plus ultra*, mais toujours nous sommes agréablement déçu.

Pour aujourd'hui nous avons deux lettres de curés à M. Tardivel que nous ne voudrions pas déflorer pour un million de siècles d'indulgence. Les voici :

D'un curé de la Nouvelle Ecosse, 4 avril :

"Cher monsieur Tardivel. Je vous envoie sous ce pli deux piastres, prix de mon abonnement à votre excellent journal.

"Des nombreux journaux bleus, rouges et indépendants que je reçois, il n'en est pas que je lise avec autant d'intérêt et de satisfaction que votre bonne *Vérité*. Mon vœu est que Dieu daigne vous soutenir dans votre œuvre si véritablement patriotique. Continuez, dans votre noble défense du droit de la justice, à vous appuyer sur les solides enseignements de l'illustre Pontife, avec l'assurance que vous avez l'appui moral de tous ceux dont l'esprit de parti n'a pas coloré la cervelle. Je suis, cher monsieur, etc."

\* \* \*

D'un curé du diocèse de Nicolet, 15 avril :

"Monsieur. Mon abonnement à la *Vérité* est payé pour jusqu'au 15 mars 1898. Je vous envoie dans la présente 20 cts pour payer le mois de surplus jusqu'à ce jour.

"Vous voudrez bien ne plus m'adresser votre journal. Son utilité a cessé et ce sera un bien s'il disparaissait.

"Si un immense orgueil ne vous aveuglait pas, vous pourriez vous arrêter sur la pente glissante où vous êtes engagé. Vous êtes parti pour faire une espèce de Tarte.

"Vous êtes vraiment *humble* de croire que par vos procédés vous semez des idées de parti indépendant. Le fait est que vous ne semez que des germes de discorde dont profitent seuls les pires ennemis de la religion et du pays. Et un Centre, etc, tout cela viendra au moment psychologique, si jamais ça vient, par la force des choses. En attendant, vous éloignez, au lieu de rendre possible, ce *centre* qui n'est actuellement qu'une de vos utopies. Ouvrez les yeux et voyez qui est avec vous dans la presse et qui vous combatte actuellement. Qui se ressemble s'assemble. Votre très humble serviteur etc.

OBSERVATEUR

## LE FRELON

Cinq pèlerins suivaient un jour la même route :  
— "Nous n'avons pas, dit l'un, même métier [sans doute.

"Moi, je suis boulanger, et lorsque vient la faim, "C'est grâce à mon travail que vous avez du pain"

— "Moi, je suis laboureur, dit un autre, et je gage "Que tu ne tiendrais pas, sans moi, pareil lan-

[gage ;  
"Car le pain est fait d'orge, ou de seigle, ou de [blé."

— "Moi, je suis forgeron, et le soc affilé "Qui creuse tes sillons est sorti de ma forge,

"Et tu n'aurais, sans lui, ni ton blé ni ton orge!"

— "Et moi, je suis mineur, dit le suivant ; mon [bras

"Vous fournit le métal ; si vous ne l'aviez pas,

"Vous n'auriez ni le soc pour labourer la terre,

"Ni le blé, ni le pain." — Et chacun de se taire

Et de penser : Toute œuvre est utile au pro- [chain,

Et quiconque travaille a mérité son pain. —

Mais le cinquième dit : "Moi, Messieurs, je puis [vivre

"Sans que jamais mon bras à nul travail se livre ;

"Je ne mets pas au jour le métal souterrain ;

"Je ne laboure pas pour récolter le grain ;

"Je ne martèle pas le fer dans une forge ;

"Je ne cuis pas le pain de blé, de seigle ou [d'orge ;

"Pourtant, j'en ai toujours à manger, quand j'ai [faim,"

— "Vous êtes donc rentier ?" — "Nullement." [— "Mais enfin,

"Apprenez-nous de quoi vous vivez !" — "Je [suis moine ;

"La sottise des gens, voilà mon patrimoine."

DÉSIRÉ CORBIER

## Le dessus du panier

Enfin nous avons la guerre, la vraie guerre.

Depuis si longtemps les journaux à sensation la déclaraient chacune de leurs éditions que la transition n'a été marquée par nulle secousse. Le nombre des badauds loupant les bulletins et celui des prophètes ont considérablement augmenté, voilà tout.

Non, nous faisons erreur : il y a autre chose : les journaux à nouvelles (?) sont devenus plus blagueurs, plus obscurs — le remplissage y règne en maître, n'ayant de rival possible que les beautés de traduction.

Détail remarquable : beaucoup de Canadiens-français sympathisent avec les Espagnols. Nous nous sommes demandé bien sérieusement pour quelles raisons et nous avons trouvé ceci :

Les Canadiens sont pour l'Espagne parce que deux millions des nôtres ont depuis un demi-siècle trouvé la subsistance qu'ils ne pouvaient trouver ici.

Parce que les capitaux américains sont l'âme de presque toutes nos industries.

Parce que les Américains sont un peuple large, généreux, entreprenant.

Parce que les Américains viennent chaque année dépenser parmi nous des millions en qualité de touristes.

Parce que nous jouissons du voisinage de cette nation si riche, si commerciale, si industrielle ?

Parce que les nôtres, établis aux Etats-Unis peuvent arriver aux plus hauts postes dans chaque Etat.

Parce que les Américains font pour les Canabains ce que nous aurions voulu qu'ils fissent pour nous en 1837,38

Parce que les Espagnols sont des paresseux, des demi-sauvages, des ennemis de tout progrès des parfaits étrangers pour nous, une quantité négligeable pour le Canada et même pour l'Europe.

Nous n'avons pu découvrir d'autres raisons. Peut-être s'en trouvera-t-il parmi nous qui s'expliqueront la sympathie de certains compatri-

otes, parce qu'on retrouve chez eux et chez les Espagnols les mêmes... qualités.

Un mot pour finir. Léon XIII a béni l'armée espagnole en gros et en détail. Et que va-t-il faire pour les nombreux catholiques qui sont dans l'armée américaine, surtout pour le chapelain catholique qui était à bord du pauvre *Maine* et qui a immédiatement repris du service à bord d'un autre vaisseau de guerre ?

\*\*\*

Parlant de guerre, il n'est pas hors de saison de reproduire ce que M. de Moltke répondit un jour aux délégués de la paix :

“ La guerre est saine, d'institutions divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, elle empêche en un mot, de tomber dans le plus hideux matérialisme. ”

Ainsi, remarque un confrère, se tenir en troupeaux de quatre cent mille homme, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ne rien étudier ni rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir dans la saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pillée mêlée à la terre boueuse et rougie des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ, tandis que vos vieux parents, votre femmes et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Les hommes de science luttent contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie.

\*\*\*

Un journal franco-américain parlant du passage de M. Doumic parmi nous s'est livré à des réflexions sévères et, hélas ! très justes.

M. Doumic, dit-il, en fin observateur qu'il nous paraît être, ne saurait manquer de s'amuser durant son séjour au Canada.

Abstraction faite des morceaux d'éloquence qu'il lui a été permis d'entendre au banquet donné lundi soir à Son Excellence le lieutenant-gouverneur Jetté, il a dû goûter infiniment le tour littéraire, et surtout grammatical, que nous savons donner à toutes nos paroles comme à nos écrits.

Par exemple, un grand journal de la métropole canadienne disait mardi :

" C'est ce soir que commencera, à l'Université Laval, la série des conférences de M. René Doumic. Le célèbre critique français nous entendra ce soir, sur Lamartine. "

E. tretienir une audience " sur " un poète, c'est à coller dans ses albums, s'il est tant soit peu amateur de curiosités.

En France, on aurait mis " de " au lieu de " sur "

Le même journal, qui est, remarquez le bien, le plus volumineux de dit en parlant du banquet sus-mentionné :

" La cordialité de l'accueil fait au nouveau lieutenant-gouverneur et l'affluence avec laquelle les citoyens de Montréal ont répondu à l'invitation de la Chambre de Commerce, sont un sûr garant de la haute estime dans laquelle est tenu à Montréal à de nouveau titulaire. Eu égard à la popularité du lieutenant-gouverneur et celle de la Chambre de Commerce, cette dernière peut à bon droit se féliciter du succès qu'a été son banquet d'hier soir. "

" Répondre avec affluence à une invitation, " c'est très nouveau de forme. Et que penser aussi de cet " eu égard, " qui nous arrive ou ne sait pourquoi, dans un lieu où rien ne l'appelle ?

Si nous faisons ces remarques, c'est non pas dans le but de nous montrer savant ni de taquiner un confrère plus âgé et plus grand que nous mais pour rappeler à la confrérie en général que nous devrions veiller un peu plus sur notre langage quand nous avons au milieu de nous des écrivains qui se feront peut-être un malin plaisir d'enregistrer nos bévues.

\*\*\*

Entendu samedi dernier sur la rue St. Jacques :

— Quoisse que c'est une torpido ?  
— C'est un stimbote qui marche par l'électricité.

COCARDASSE.

## COUPS DE CRAYON

L'homme de St-Canut garde toujours de Conrart le silence prudent.

Il n'y a eu ni dégoisement ni mort d'homme : le ministre des travaux publics a la vie dure.

On dit que M. Tarte trouve la session trop longue.

" Quel parti, grand Dieu ! quel parti, pas de discipline, rien ! " s'écriait l'autre jour l'Homme-Fatal.

On croit que l'ex-curé de Ste-Brigide est rendu à Cuba. O les insondables voies de la Providence !

La question du jour : les jeunes Tarte adopteront-ils pour la saison qui commence le bicyclic à chaîne ou le bicycle à engrenage ! *Adhuc sub lis est...*

On demande l'opinion des députés Bruneau, Monette et Choquette sur la Grandeur et la Décadence de Rome. Il n'est pas absolument indispensable que ces messieurs parlent tous à la fois.

Le député Nicholas Flood Davin a servi, l'autre jour, à M. Tarte une traduction très pittoresque des articles du RÉVEIL. C'est sous le coup de l'impression ressentie alors que le ministre a cru de son devoir de payer à ses favoris une tournée de ginger ale.

Le Sénat vient de se désaboler et de reprendre ses travaux. D'un autre côté, les journaux ministériels ne parlent plus de le faire disparaître mais simplement de le réformer. De quelle façon ? Là est le hic. Pourquoi ne pas étudier le projet proposé par le RÉVEIL il y a quelques semaines ? Nous vous permettons de nous piller.



Un autre journal sacristain nous est né : *La famille chrétienne* manufacturée dans le comté de Labelle. La *Vérité* qui n'est jamais en retard lui a servi la semaine dernière un accusé de réception à la John L. Sullivan.

Ça ne rate jamais... M. Tardivel s'est plaint amèrement d'être boycotté et voilà que de toutes parts lui arrivent des consolations monnoyées. Notre confrère a bien raison de dire que la province de Québec vaut le Yukon pour les gens... d'énergie.

#### CE QU'IL Y A DE BON

L'emploi du BAUME RHUMAL pour guérir la bronchite est facile, agréable et toujours efficace.

58

Le *Mail and Empire*, de Toronto, grâce à des arrangements à la fois ingénieux et coûteux s'est assuré pour le temps de la guerre hispano-américaine un service égal à celui du *Times*, de Londres, et du *Herald*, de New-York. Voilà, certes, une éclatante preuve de l'esprit d'entreprise, déjà si bien coté, du grand journal torontonien.

L'éternelle évolution : notre intime ami Tardivel est devenu collaborateur au *Soleil*, ex-journal condamné. Nous voyons poindre à l'horizon l'an qui verra le directeur de la *Vérité* commenter dans le *RÉVEIL* la lubrifique vie de Ste-Endoec, laquelle a su damer le pion à Suzanne, la biblique évaporée.

Encore un bon caucus à Ottawa serait de saison, car à part un tout petit peu de poudre aux yeux durant la semaine qui a suivi l'autre rien n'a été fait de radical dans l'économie interne du parti. Ne laissons pas venir la vacance parlementaire sans autres redressements sérieux. Le ministère veut gagner du temps ; que les vrais libéraux gagnent quelque chose eux aussi.

#### C'EST L'AVIS DE CHACUN

Le BAUME RHUMAL est le remède populaire pour guérir la toux, le rhume, la coqueluche, la grippe et les affections pulmonaires. 25<sup>e</sup> partout.

Pauvre M. Chapais ! Le "Centre" veut l'avoir ; la "Droite" le demande à trombone et à bombardon. Et comme le fait remarquer l'*Égalité* :

De quel côté va se jeter M. Chapais ? Quelle horrible situation ! Il est sûr que s'il accorde son cœur à l'un, l'autre s'empressera de demander sa tête... !

M. Célestin Domblon, député belge, s'étant trouvé seul, dans une séance de comité, où il s'agissait d'examiner un projet de loi, après avoir attendu longtemps, a rédigé le procès-verbal suivant :

" Le seul membre présent, après avoir déploré l'absence de ses vingt-cinq collègues se nomme président, secrétaire et rapporteur et déclare adopter le projet de loi.

Le couplet inédit de la *Marseillaise* du club Letellier :

Quoi, ces gueux, armées faméliques,  
Feraient la loi dans nos foyers !  
Quoi, des muscadins politiques  
Nous écraseraient sous leurs pieds !  
Aux armes, libéraux ! Formez vos bataillons,  
Marchons, le sang des Tarte  
Bleuira nos sillons !

Il paraît maintenant que ce sont les insurgés cubains qui ont massacré les... insurgés cubains. La *Vérité* nous l'apprend :

Le prétexte de cette guerre qu'on va déclarer est la désolation de Cuba et les souffrances des *reconcentrados*. Or la désolation, la ruine de l'île est due aux insurgés qui ne se sont jamais battus comme des soldats, mais qui se sont appliqués à brûler et à détruire, comme de simples bandits.

RIGOLO.

#### C'EST DIFFICILE A CROIRE

Qu'on néglige un rhume qui peut dégénérer en consommation quand une bouteille de BAUME RHUMAL peut le guérir.

#### VALEUR INNAPPRÉCIABLE

Le soulagement produit par le BAUME RHUMAL vaut mille fois plus que le prix qu'il coûte.

## LA VIE DANS LE CERCUEIL

On admet que l'âme est immortelle. La plupart des hommes y croient, les religions l'enseignent et les sages l'acceptent de confiance. Personne n'a cependant vu l'âme, pas même le Dr Baraduc qui en donne des épreuves illustrées. Qu'importe ? On a la conviction et un besoin intime de l'éternité de l'âme humaine, et cela nous suffit.

Loin de nous de vouloir affaiblir cette croyance : sublime espoir des mourants, consolation suprême des abandonnés. On devrait dire de l'âme ce que le philosophe a dit de Dieu : " Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer pour le plus grand bonheur des hommes. "

A côté de l'âme se trouve notre corps visible, palpable et admirable. Dans notre vie d'ici-bas il joue souvent le rôle dominant. Source d'où découle la perpétuation de l'espèce, il lui fournit, en outre, ses raisons vitales, ses joies et ses tristesses, ses extases et ses défaillances, son ciel et son enfer. Le corps est devenu, hélas ! le maître absolu des mortels de même qu'un de ses organes, l'estomac, est, à l'heure qu'il est, la base de toutes les agitations et de toutes les révolutions qui ensanglantent notre terre.

Or, il se trouve que le corps, aussitôt notre conscience terrestre éteinte, est voué à un oubli méprisable. L'homme meurt, nous mettons son corps dans un tombeau, sorte de boîte à l'oubli éternel.

Nous songeons quelquefois à l'âme du disparu, nous nous remémorons ses pensées, nous nous inclinons devant sa dernière volonté, mais nous oublions à tout jamais le corps qui nous fût cher, à qui nous devons quelquefois maintes raisons des joies de ce monde.

Jamais ingratitude ou inconscience humaine ne furent plus troublantes, car, quoi qu'on dise, les cadavres continuent à vivre sous terre. Leur vie de nature différente ne cesse d'être une vie d'après la signification biologique. En effet, qu'est-ce que la vie, sinon la mort lente ? Arrivée avec notre naissance, elle nous accompagne, elle nous guette et va avec nous à l'infini. Ce qui est à nos yeux le dénouement suprême, le

saut dans l'inconnu, n'est peut-être pour le corps que la dernière page du premier volume. Le second commence, de suite, à dérouler devant nos yeux son évolution brusque et rapide. Le corps mis en bière ne cesse pas d'être un corps. Il a sa vie propre à lui, comme l'ont les myriades de plastides qui continuent à en faire partie... A-t-il sa conscience ?

Combien d'hommes vivants l'ont-ils ? Du reste, qu'en savons-nous ? L'ignorance d'un fait ne suffit point pour sa négation. Max Verworn est convaincu, d'une façon absolue, que tous les processus sont inconscients chez les protozoaires ; Luigi Luciani croit exactement le contraire. Lequel des deux a raison ? Qu'est-ce que la conscience ? qu'est-ce que la vie ? Pascal et Claude Bernard ne nous enseignent-ils pas qu'il n'y a pas de définitions possibles des choses naturelles ?

Constatons avant tout cette vérité flagrante que l'existence souterraine de notre corps est plus animée que celle qu'il a menée au-dessus dessus de la terre où on l'ensevelit. Si la vie est le mouvement, comme le disaient les anciens, le monde des tombeaux en déborde. Aussitôt la bière fermée, des êtres aussi chers à la source principale des choses que le sont les humains, remplissent d'un bruit fiévreux et agité notre dernier refuge.

Les tombeaux sont plutôt des lieux d'oubli pour ceux qui restent sur terre, mais non pour ceux qui s'y trouvent enfermées. Les batailles les plus formidables des vivants pâlissent en présence de celles qui se livrent dans les profondeurs de notre planète. Et leur stratégie, c'est celle des lois de la nature, éternelles, imposantes et implacables. Les générations d'êtres s'y suivent, s'emparent de nos restes, tantôt disparaissant dans nos atomes, tantôt se mariant avec nos tissus.

*Pères de quelques humains sur terre, nous devenons pères de myriades d'êtres dans ses profondeurs.*

Le pessimiste dirait même que cette génération nous vaut des jouissances préférables à celles d'ici-bas. Ne soyons pas pessimistes...

Les compagnons de nos tombeaux n'attendent

même pas notre séparation d'avec l'âme pour venir à nous. Déjà avant l'agonie, ses hérauts nombreux s'introduisent dans les ouvertures de notre corps et suivent jusqu'à l'enterrement. Arrivés sous terre ils disparaissent afin de remplir leur mission fatale auprès d'autres mourants. Ce fut M. P. Mégnin, le savant membre de l'Académie de médecine, qui le premier observa que les insectes des cadavres, les "travailleurs de la mort" n'arrivent à table que successivement et toujours dans le même ordre. Leur action accompagnée d'une émission de gaz odorants, signale par cela même l'état dans lequel se trouve le corps et invite les hôtes successifs. Et ils affluent en masse, s'introduisent dans notre demeure et font un avec nos tendons, ligaments et peau, jusqu'aux insectes rongeurs qui, les dernières traces d'humidité cadavérique disparues, arrivent et attaquent les restes des tissus desséchés et approprient jusqu'aux lambeaux de téguments momifiés.

Ce sont des mouches qui inaugurent l'œuvre des travailleurs de mort ! Grises, elles ressemblent à leurs sœurs, les mouches de la fenêtre, mais elles sont plus brillantes, on dirait plus attrayantes. Arrivées sur nos corps, elles y pondent des oeufs microscopiques, oblongs. Ordinairement leur face et les côtés de leur face sont argentés. Ses variétés diffèrent. Il y a, par exemple, la jolie espèce des mouches *Stabulans*, aux pieds noirs, aux mœurs rurales, qu'on rencontre dans les étables et surtout dans les pâturages. Leur besogne accomplie, elles cèdent la place aux *Lucilia*, d'un beau vert métallique brillant, généralement vert émeraude ou d'un vert doré comme le sont les *Lucilia Cesar* au front blanc et aux reflets noirâtres.

Mais voici que leur stage est fini, les *Lucilia*, de même que les *Sarcophage* qui leur tiennent souvent compagnie, s'en vont en cédant la place aux coléoptères du genre *Dermestes* et aux charmants lépidoptères du genre *Aglossa*. Ces font partie de la famille des *Pyrates*, petits papillons voisins des teignes qui se reposent le jour sous la verdure des feuilles ou du crépuscule volent autour de la lumière...

Puis viennent les autres mouches, les *Pho-*

*phyla*, au corps luisant, à la tête petite, aux pieds nus, qui s'en vont majestueusement, suivis d'une autre série de diptères et de coléoptères accourant avec la fermentation ammoniacale, petits, au front large et très friands des décompositions animales. Ils n'y séjournent pas non plus très longtemps, car déjà les *Acarieus* guettent leur départ et arrivent pour faciliter la momification complète des parties organiques qui ont résisté à la fermentation butyrique, caséique ou ammoniacale...

Pas d'instant de silence et de répit. Leur place sera bientôt prise par les *Dermestes*, les *Attagènes* et les *Anthrènes*, les mêmes qui ont rongé nos étoffes de laine, les tapis et les fourrures de notre vivant, des petits papillons aux ailes d'un roux cuivreux tacheté de noir ou d'un jaune clair sans tache...

Et la vie se succède ainsi au tombeau, une vie bruyante, une animation sans cesse renouvelée. *On y aime, on y procrée, on vit et on disparaît.* Le repos des tombeaux n'est qu'un leurre pareil à celui de la poudre auquel nos corps devaient être réduits.

M. Fumouse, dans une note sur les acariens, se livre à un calcul qui inquiètera sans doute vivement les adhérents du repos dans les cimetières. D'après lui, chaque femelle des acariens est capable de pondre dix à quinze jours après sa naissance, une quinzaine d'œufs. Faites le compte et vous obtiendrez de ces deux acariens 1.500 000 au bout de trois mois ! Et lorsqu'on songe que chaque centimètre carré de notre corps peut contenir de 500 à 1.000 acariens, on voit quelles myriades d'êtres séjournent en nous et à côté de nous dans le monde des tombeaux.

De combien plus logiques étaient sous ce rapport les anciens. Tout en ignorant les données de cette science admirable de l'entomologie des tombeaux inaugurée par Francisco Redi, ils paraissent cependant deviner l'immortalité du corps. Avant de croire au Tartare et aux champs Élysées, ils étaient persuadés que le corps de l'homme continuait à vivre dans son tombeau

Avec leur instinct simple et puissant, ils

Paraissaient déjà deviner les drames de la vie qui se jouent derrière leurs sarcophages. Ils font orner ceux-ci tantôt de scènes riantes, tantôt de bacchanales, symboles de la vie que ces marbres semblaient cacher à nos yeux. La mort n'était pour eux qu'un songe, comme la vie. Rappelons-nous la belle statue de la Nuit tenant dans les bras ses deux enfants adorables : le Sommeil et la Mort qui tout entiers à leurs tendresses, joignent les lèvres dans un baiser profond. C'est que les Grecs et plus tard les Romains ne ne croyaient point à la destruction lugubre de notre corps. Avec leur esprit primesautier, inconscient dans le vrai, ils continuaient à apporter des aliments aux ancêtres ensevelis, Euripide, Eschyle, Virgile, Ovide, Lucrèce, Cicéron, tous ces auteurs que nous admirons. admiraient à leur tour cette coutume belle et attendrissante.

Ce n'est qu'avec le temps qu'elle a changé de sens et pris la forme bâtarde de la nourriture des mânes.

Car à l'aurore de l'antiquité grecque, les produits qu'on apportait sur les tombeaux étaient destinés franchement au mort. On allait même jusqu'à creuser un trou pour que les aliments pussent lui parvenir.

Dans Eschyle, Oreste, suppliant son frère mort de lui être clément, dit :

"Si je vis, tu recevras de riches banquets, mais si je meurs, tu n'auras pas la part du repas dont les morts se nourrissent."

Iphigénie (Euripide) nous apprend avec son ingénuité que la suprême manière de réjouir les morts, c'est encore de verser sur leurs tombeaux le vin, le lait et le miel.

Mots de mysticisme superbes que ne comprendront que les hommes de science trente siècles plus tard !

En lisant les études sur l'entomologie des cadavres de nos jours, on croit entendre Lucien qui, avec son sens pratique, résume ainsi l'essence de la religion des morts :

"Un mort à qui l'on n'offre rien, est condamné à une "faim perpétuelle."

Les rites d'enterrement paraissaient indiquer à leur tour qu'on mettait au tombeau quelque

chose de "vivant." Achille sous la terre réclame sa captive Polyxène. C'est un anachronisme inconscient jurant avec nos idées modernes qui fait que nous allons prier sur les tombeaux. Si tout est fini avec la mort, si le corps n'est plus qu'une masse inerte et si l'âme erre à travers les espaces, que signifie notre pèlerinage instinctif vers les cimetières ? Pourquoi allons-nous y porter nos tristesses, nos prières et nos douleurs ?

Le 1er novembre, disons nous, est le jour des morts. Et tout le long de l'Europe croyante, les vivants vont visiter les êtres qui leur furent jadis chers. Un instinct pieux et invincible y conduit même tous ceux qui se montrent rebelles aux coutumes et à la foi, visites touchantes et édifiantes qui lient d'une façon saisissante les générations passées à celles de nos jours. Affaiblie en ces derniers temps, cette coutume trouvera un appui dans le progrès de la science des tombeaux. C'est ainsi que le raisonnement viendra donner sa sanction sublime à notre aspiration instinctive qui puisera désormais sa vitalité dans les indications de la science de demain.

Elle ira peut-être plus loin.

En dérochant un jour l'énigme des tombeaux, elle s'apercevra de quelle importance peut être l'intervention des vivants dans les drames intimes qui s'y jouent. Qui sait si les aliments mis dans les bières n'influent point sur l'évolution successive qu'y subit le corps humain ? Et alors renaîtra peut-être cette coutume touchante des anciens portant des offrandes aux êtres sous terre. Et on dira avec les philosophes de la Grèce que ceux qui sont sous terre ne se sont pas encore acquittés de l'existence... Pour les aider à accomplir leur évolution, nous irons sciemment apporter des secours à ceux "qui ne sont plus" dans les luttes qu'ils continuent en dehors des vivants.

Nos promenades aux cimetières auraient alors leur but humain et intelligent ! C'est ainsi que, ne pouvant plus rétablir la cité antique basée sur la religion des tombeaux, nous pourrions cependant faire renaître plusieurs de ses vertus.

*A suivre.*

## FEUILLETON

## DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

Quelques gardeuses de vaches, derrière les haies, se haussaient sur la pointe de leurs pieds, et suivaient avec envie la dame riche.

Le même soir, à la nuit tombante, Eloi Madiot écoutait Henriette, qui raisonnait. Il était furieux, au moment où la jeune fille rentrait de l'atelier. Elle avait trouvé tout armé de mots violents contre les riches, que lui avait fournis sans doute une conversation, qu'il ne voulait pas avouer, avec son neveu Antoine, et, jugeant le cas grave, elle avait dit, aimablement :

— Mon oncle, il faut veiller tous deux. J'ai des chemises à terminer. Depuis le temps qu'elles attendent ! Nous passerons la soirée dans ma chambre, et nous prendrons le thé, comme si M. Lemarié vous avait accordé votre pension. Voulez-vous ?

La chambre d'Henriette, dans la pensée de l'ancien tambour, était un endroit sacré où il fallait une permission pour entrer. Veiller dans la chambre d'Henriette lui semblait une gâterie. La pièce était la plus vaste et la plus claire de l'appartement. On y voyait un lit de noyer avec des rideaux de coton blanc, aux plis toujours nets, ornés d'une frange à pompons, un miroir doré, une armoire à glace en bois de palissandre, et un guéridon également en palissandre, qui servait de table de milieu. Double cadeau d'une petite amie d'atelier qui s'était mariée presque richement. Sur la table, couverte d'un tapis au crochet, se dressait, entre deux piles de journaux de modes, un vase de porcelaine rempli de roses artificielles. Le long des murs pendaient une bibliothèque vitrée et quelques simili-aquarelles, médiocres et fraîches, représentant des vues de Norvège, de Suisse ou d'Italie. Dans un angle, sur une console de bois découpé, au fond, une statuette de la Vierge était posée, entourée d'un chapelet à gros grains. Elle avait le visage d'une douceur pénétrante. Elle bénissait, levant trois doigts, en souvenir du Père, du Fils et de l'Esprit.

Oui, la chambre faisait plaisir à voir. Et ce qui la rendait délicieuse, c'était l'âme de la

jeune fille qui l'aimait encore, même après le départ d'Henriette. L'arrangement des choses révélait un goût personnel. Souvent un objet de toilette sans valeur, mais gentiment choisi, restait oublié sur un meuble : une cravate de mousseline, une ceinture à boucle ouvragée, une ombrelle, un gilet de robe garni de dentelles de six sous, une simple paire de gants, où vivait encore un peu courbée, même au repos, par l'habitude de l'aiguille. Quelquefois, dans la journée, le vieil Éloi, triste déjà de plusieurs heures de solitude, puisque Henriette prenait le repas de midi chez madame Clémence, se levait de sa chaise, ouvrait la porte, contemplait cette chapelle d'amour, et, sans y entrer ému par la vision de toutes ces choses qui lui rappelaient doux yeux couleur d'eau profonde et un visage de belle jeune femme, s'en allait se promener par la ville, emportant le souvenir et l'orgueil rajoué de son enfant.

L'enjôleuse d'Henriette ! Pour consoler l'oncle elle avait, ce soir, avancé l'unique fauteuil en tapisseries, où personne ne s'asseyait jamais ; elle s'était installée à côté de la table, et, un peu penchée sous la lampe coiffée de l'abajour de fête, elle cousait. Ses doigts posaient et fixaient, avec une sûreté tranquille, un bord de dentelle bon marché aux manches et au col d'une chemise. Par moments, elle s'interrompait, pour prendre sur la table les ciseaux, la bobine ou la dentelle roulée sur un transparent bleu. Alors, elle levait les yeux du côté de Madiot enfoncé dans le fauteuil, puis vers la fenêtre demeurée ouverte, et par où entraient des souffles de brise en tourbillons, sans prévenir. Quand la bouffée d'air était trop forte, on entendait les branches du laurier rose, froissées et comme attachées ensemble par le vent, qui balayaient tantôt la muraille et tantôt la grille du balcon. Un bruit de rames monta deux fois de la Loire, et deux fois Henriette écouta avec un sourire. Elle se sentait toute légère à la pensée qu'on avait si bien accueilli Marie chez madame Clémence, et surtout parce qu'elle remplissait, ce soir, auprès de l'oncle Madiot, le rôle qui lui convenait entre tous, celui de consolatrice. Elle disait :

— Vous avez tort de vous alliger du refus de M. Lemarié, mon oncle. Et mon avis est tout différent de celui d'Antoine. Vous avez fait ce que vous pouviez faire ; ça n'a pas réussi : réussirez-vous mieux en vous fâchant et en menaçant d'un procès ? Les gens de notre sorte sont de petits adversaires.

— Il m'a volé ma pension !

— N'avons-nous pas vécu jusqu'à présent ? Je reconnais que nous n'avons pas toujours été riches...

Elle jetait un regard complaisant sur l'armoire à glace et sur les aquarelles.

— Mais maintenant, les années de misère sont passées ; Antoine gagne sa vie ; aussi... Savez-vous ce que madame Clémence m'a dit, samedi dernier, le jour de Marie Schwarz ? Elle m'a dit : "Petite artiste !" mais d'un air qui signifiait beaucoup de choses, si j'ai bien compris. Serez-vous heureux, mon oncle, quand votre nièce deviendra première ! Première de la première maison de modes à Nantes ! Eh bien ! il est possible que cela nous arrive d'un jour à l'autre. Mademoiselle Augustine baisse grand train...

Elle eut un rire jeune, tenant son aiguille comme un dard, serrée entre deux doigts.

— Chez nous, dans la mode, malheur aux vieilles !...

— Chez nous, c'est tout de même, dit Madiot : malheur aux vieux !

Henriette comprit que ce rire de jeunesse était cruel. Elle mordit la longue lèvre pâle qui venait d'insulter étourdiment à la misère d'une camarade :

— Je ne ferai rien pour avoir sa place, oncle Madiot, croyez-le bien. Mais voilà : mon tour est venu de monter.

Une minute ils se considérèrent l'un l'autre : elle, dans l'involontaire exaltation de la jeunesse, lui, accablé, ne pensant à ce qu'elle disait que malgré lui et comme contraint par le bruit des mots, mais secrètement ramené, dès qu'elle se taisait, vers son chagrin. Comment ne se déridait-il pas ? Qu'avait-il à demeurer rigide au fond du fauteuil de tapisserie, les yeux fixés sur Henriette, et n'ayant de mobile dans le visage que les paupières qui battaient ? Elle ne comprenait pas qu'un insuccès prévu, comme celui de la démarche de l'après-midi, contristât l'ouvrier à pareil point, et elle attribuait la rancune tenace du vieil oncle aux paroles de haine qu'Antoine avait dû lui souffler.

Elle demanda, en poussant de nouveau son aiguille à travers la toile :

— Sommes-nous loin tout de même, du jour où je suis entrée en apprentissage ! Vous souvenez-vous que vous m'avez conduite jusqu'à la porte du travail de mademoiselle Laure, qui faisait des bonnets pour la campagne, dans le quartier des ponts ? Vous souvenez-vous que le soir, vous étiez tout gelé de m'avoir attendue

près d'une heure en bas ? J'étais petite, mais nous nous aimions déjà bien !

Vainement, vainement, elle rappelait le passé, elle invoquait le dévouement toujours prêt d'Éloi Madiot. Le bonhomme avait un remords cuisant, une honte de lui-même.

"J'ai été sur le point de tout dire, pensait-il, moi, un homme, un vieux soldat ! Un peu plus, j'allais me faire payer avec son déshonneur à elle, devant la patronne qui était là ! Depuis plus de vingt-quatre ans que je garde son secret, là, dans le cœur ! Je ne l'aime donc pas, voyons ! Je suis donc un lâche. ?"

En la regardant, il sentait bien que non, et qu'il l'aimait. Mais la honte de ce qu'il avait fait demeurait, et, avec elle, les souvenirs du passé lamentable avaient envahi son pauvre esprit, qui les écartait d'habitude.

— Mon oncle, si je deviens première chez madame Clémence, je serai augmentée. Nous serons riches. Je vous offrirai un voyage sur mes économies. Jusqu'à l'embouchure de la Loire ! Le grand Étienne m'a promis de m'y mener en bateau.

Elle riait, pour qu'il fût heureux. Elle était accoutumée à le voir changer d'humeur pour un mot d'amitié. Cette fois, ce furent deux larmes qui vinrent aux yeux de Madiot.

"Quand je pense que j'aurais pu la trahir, quand je pense !"

Henriette cessa de coudre. Elle se pencha, et caressa la main lourde et ridée, la main valide qui serrait, comme un étau, le bras du fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon oncle ?

Il baissa la tête de peur qu'elle ne lût dans ses yeux.

Le laurier-rose du balcon frémit, égratigna le mur, et, poussé par le vent, allongea la pointe de ses rames jusque dans la chambre. Une voix, qui semblait venir de la rue, mais emportée par la bourrasque, assourdie, cria :

— Ohé ! chez les Madiot !

Le vieux écouta. Qui pouvait appeler à pareille heure ?

— Ohé ! chez les Madiot, venez voir !

Éloi Madiot se leva. Henriette était déjà debout. Tous deux traversèrent la chambre, aveuglés par la nuit, et une main en avant pour tâter la balustrade, montèrent sur le balcon qui se trouvait à un demi-pied au-dessus du plancher. La jeune fille, passant la tête sous les branches de l'arbuste, se courba d'abord, aperçut à la fenêtre de l'étage inférieur un bonnet, une taille grise, un bras perçant l'ombre, toute une moitié

de forme humaine, tendue vers quelque chose de lointain.

— C'est la mère Logeret, dit-elle tout bas. Qu'y a-t-il donc ?

En même temps, la voix s'éleva pour la troisième fois, éranglée, rauque, comme un appel au secours :

— Les Madiot, où êtes-vous ? Mais regardez donc ! là-bas ! l'incendie !

La basse du vieil ouvrier grogna :

— J'sommes là ! taisez-vous !

Dans l'étroite maison qui dominait la ville, tout redevint silencieux. Les trois êtres qui l'habitaient, saisis de la même angoisse, cherchaient, à travers la grande nuit, à reconnaître l'endroit où le malheur était tombé.

Au delà du premier bras de la Loire, un incendie couvait. A quelle distance, dans quel coin de ces quartiers ouvriers, et même dans quelle île du fleuve ? nul n'aurait pu le dire. La nuit supprimait les points de repère, et l'œil errait. On ne voyait, sur la gruche des eaux brumeuses où les navires s'entre-heurtaient, que le réseau irrégulier des becs de gaz dans le champ d'ombre immense que formaient le ciel et la terre réunis. Il y avait de ces îlots de lumière qui paraissaient s'élever bien au-dessus de l'horizon, comme des étoiles ; d'autres qui s'assemblaient en aigrettes ; puis des espaces noirs, puis des colliers dénoués qui s'égrenaient en courbes longues. L'ensemble paraissait misérable en comparaison de l'espace occupé par les ténèbres, et ces foyers n'éclairaient rien autour d'eux, et ils ne rappelaient en aucune manière le paysage diurne et ils étaient tous de la même taille, réduits à un seul point. Toute autre notion de la mesure échappait. Seulement, parmi eux, beaucoup plus sombres, deux lignes rouges superposées, barraient la nuit, deux lignes de fenêtres probablement, par où jaillissaient le reflet de flammes invisibles. Leur éclat variait de seconde en seconde, et l'ardeur du feu se portait tantôt à gauche, tantôt à droite. Une trombe d'étincelles rompit la première barre, et monta dans le noir, plus haut qu'une cathédrale ; une torsade de feu vif courut après, lécha un pan de mur, et retomba, n'ayant plus d'aile.

— La maison est f... , dit Madiot ; voilà la charpente qui prend.

Henriette frissonna toute, et dit près de lui :

— Pauvres gens !

Ils se turent de nouveau. Le drame se précipitait. La couleur des deux lignes rouges s'avisait. La flamme jaillit en éclairs, ici, là, partout, terminée par des fumées dont les premières volu-

tes dansaient, toutes roses, sur le fond de ténèbres. On entendit alors dans le vent des cris de terreur qui ressemblaient à des acclamations de fêtes : car les foules lointaines n'ont qu'une voix. Et tout à coup, les toits s'effondrèrent. Un brasier tout en longueur apparut, d'où la flamme, la fumée, les débris se levèrent puis se couchèrent au vent. Les nuages, au dessus, devinrent couleur de brique. Une lueur, mêlée de poussières brûlantes, éclaira un quart de la ville, des rues, des places, des cheminées, des pentes d'ardoises où des ombres se mouvaient. Le vieux Madiot se recula d'émotion, et s'appuya au mur. Dans l'extrême rayonnement de l'incendie, il était tout blanc de visage.

— Henriette ! Henriette !

Elle mit la main sur le bras malade.

— Que voyez-vous ? Qui est-ce ?

Il cria, d'une voix d'épouvante :

— Henriette, c'est Lemarié qui brûle !

— Vous êtes sûr ?

— Je reconnais mon atelier. Ça va gagner la réserve. Laisse-moi aller !

— Vous ne pouvez pas... à votre âge... avec un bras de moins, mais non... je ne veux pas...

Il la repoussa, passa devant elle, prit son chapeau à tâtons dans la cuisine, et battit la porte en criant :

— Faut que j'y aille ! Faut que j'y aille ! C'est chez nous que ça brûle !

## IX

Eloi Madiot n'était rentré qu'à trois heures du matin, harrassé, ses vêtements trempés d'eau et noircis de fumée. Il dormait. D'après ce qu'il a raconté en se couchant, toute l'usine Lemarié était brûlée, les salles de fabrication, les réserves, les approvisionnements, les bureaux, la maison du contremaître, tout. Après cinquante années d'existence, l'outillage créé par deux générations d'hommes s'effondrait, subitement, et la terre réapparaissait, nue, déserte prête à de nouvelles œuvres, entre des monceaux de ruines dont aucune n'avait plus de sens, et ne pouvait dire la somme prodigieuse de vie, de travail et d'audace qui s'était dépensée là.

Dans le quartier des ponts, ouaté de brume par l'aube, Henriette, en ouvrant sa fenêtre, avait vu la fumée s'élever, blanche à cause de la vapeur d'eau, et mêlée de bouffées noires que soufflaient des débris mal éteints. Une agonie, même celle d'une chose, c'est si triste pour ceux qui doivent finir ! Henriette était demeurée sous

l'impression de ce spectacle, et de l'effroi de la veille, quand les toits de l'usine s'étaient abîmés dans le feu. Elle allait dans la chambre, de droite et de gauche, faisant son ménage. Elle se rappelait sa rencontre avec Victor Lemarié, deux jours auparavant, au tournant de la rue Voltaire le salut qu'il lui avait adressé, et la jolie façon du harnais qu'elle avait remarqué au passage, comme une robe. Elle se souvenait aussi, — mon Dieu, que les matelas étaient lourd à retourner ce matin, et que d'orage dans l'air irrespirable qui entrait par la fenêtre ! — elle se souvenait d'avoir aperçu, une fois, le père de Victor Lemarié, l'industriel. Il y avait de cela longtemps, cinq ou six ans. Il présidait une fête de sociétés de gymnastique, et il prononçait un discours, derrière le rideau de toile d'une tribune pleine de beau monde, entre deux faisceaux de drapeaux tricolores. Il gesticulait au-dessus des gymnastes pressés au pied de la tente et qui applaudissaient. Les dames les officiers, les bourgeois assis à l'ombre, n'écoutaient pas. De sa place, Henriette n'entendait rien. Elle ne voyait qu'une physionomie dure qui s'essayait à sourire une barbiche blanche qui remuait, et des mouvements de bras rapides, qui ne s'arrondissaient pas, et ne s'amplifiait pas. Que qu'un avait dit près d'elle : " Parle, mon vieux, vas-y. Ce qu'on te déteste ! " Le souvenir de cette fête lui revenait, et la silhouette de l'homme, et le mot. A présent, quelle émotion ce devait être, dans la maison du patron, et aussi chez les employés et les ouvriers tout à coup licenciés par le feu !

La jeune fille acheva de tendre et de border les draps de son lit, effaça les plis avec la main posée à plat et courant tout du long, puis elle tira les rideaux à franges, et les rapprocha de manière à ne laisser entre eux qu'un étroit espace d'ombre.

Les vendeurs de journaux commençaient à passer en bas, en criant : " Demandez le grand incendie. Une usine anéantie. Les derniers détails. "

A huit heures, elle était dehors, un quart d'heure plus tôt que d'habitude. La nouvelle était partout connue et commentée. Elle remplissait la ville. Les douaniers en causaient avec les déchargeurs, les marchands de lait avec les clientes, les cafetiers du port avec les premiers buveurs de muscadet, qui s'en allaient, essuyant leurs lèvres du revers de la main. Tout le monde avait vu le drame, de près ou de loin ; chacun savait un détail inédit, qui se mêlait aux lamentations dont la formule variait peu. L'imagination populaire travaillait sur ce thème

d'épouvante, la nuit, la flamme, le vent qui soufflait en tempête, les pompiers grimpés sur les toits voisins et rouges dans l'incendie, la destruction totale d'une œuvre humaine : et, de la rue de l'Ermitage à la manufacture des tabacs, il n'y avait pas une maison possédant une fenêtre, une porte ou une lucarne au levant, d'où une ménagère n'eût médité un moment, pour s'en émouvoir et pour en disserter, sur la fumée blanche qui sourdait là-bas, d'entre les ruines.

Chez madame Clémence, ces demoiselles de la mode étaient toutes en l'air. Quand Henriette entra dans le travail, à huit heures et demie, les premières arrivées causaient entre les deux tables presque à voix haute, l'ombrelle encore posée sur le bras et le chapeau sur la tête, sans égards pour les avertissements de mademoiselle Augustine, qui s'était assise en manière de prostration, et qui répétait aigrement : " A votre aise mesdemoiselles, continuez, je rendrai compte à madame Clémence. " Elles n'écoutaient pas ; elles avaient les nerfs montés, et une hâte de dire ce qu'elles savaient.

— Moi je me couchais, j'avais lu un livre drôle.

— Moi, j'étais endormie. Le bruit d'une pompe qui roulait m'a réveillée. J'ai couru en chemise à la fenêtre. Il faisait froid. Un homme a crié : " Dans le quartier de l'île Gloriette ! " Alors je me suis recouchée. C'était loin.

— Moi, ça a été le reflet sur les vitres. J'ai eu une peur ! On aurait que le feu était dans ma chambre. J'ai regardé, mais je ne voyais qu'une colonne de flammes dans le noir. Et je n'ai rien entendu.

— Il y a eu deux hommes blessés ?

— Non, trois, blessés par des poutres. On les a conduits à l'hôpital. J'ai lu ça dans le journal, en venant. Tenez, voici l'article : un million de dégâts.

L'énormité du chiffre fit faire silence. Les jolies têtes jeunes se courbèrent au-dessus du journal, que tendait mademoiselle Irma. Marie Schwarz, qui se tenait en arrière, près de la fenêtre, humble dans sa robe de pauvre, osa s'approcher d'Henriette qui, les bras levés, la poitrine en avant, dégageait avec précaution les mèches de cheveux qu'avait accrochées la paille de son chapeau. Les yeux noirs et les yeux clairs se sourirent.

La porte s'ouvrit. L'apprentie Louisa entra en secouant sa tête rousse aux joues bouffies, et en disant :

*A suivre*



# LE SUN

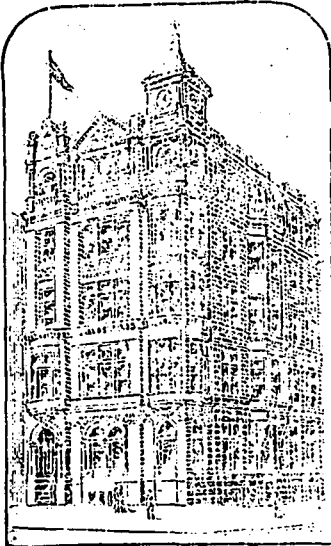
Compagnie d'Assurance sur

la Vie du Canada

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, Président |  
Hon. A. W. GILVIE, Vice-Président. |

T. B. MACAULAY, Secrétaire.  
A. B. THAYER, Sur't. des Agences  
G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1891. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis ait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut aspirer ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être éssilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitiaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890	08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142	60
Revenu pour 1896.....	1,886,258	00

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE  
Depuis Trente Ans  
RÉSULTAT DE L'USAGE  
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie." — HENRY WETSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer  
Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. Receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any domestic journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsdealers.

Munn & Co., 361 Broadway, New York  
Branch Office, 111 St. Washington, Wash. D.C.